

Mémoires d'un officier vaudois : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La revanche de la Faculté.

***, Janvier 1907.

Mon cher Conteur,

Les médecins font bien souvent les frais de la gaîté et de celles de tes lecteurs. C'est l'usage. Que leur reproche-t-on, en somme ? Beaucoup auraient peine à le dire. On leur en veut surtout, sans doute — je ne parle pas des descendants directs ou indirects de quelque privilégié de la fortune — on leur en veut surtout, dis-je, de n'avoir pas encore trouvé le serum antimort. Qu'on ne désespère point : la Faculté est si savante et la science si fertile en découvertes.

Voici un cahier dont le papier est un peu jauni ; je le retrouve au fond d'un antique bahut. Ce sont les doléances d'un vieux médecin sur l'injustice des hommes à l'égard de la docte corporation à laquelle, ne l'en déplaise, j'ai l'honneur d'appartenir ; ce qui ne m'empêche nullement, mon cher Conteur, d'être un de tes plus fidèles abonnés et amis. Dr ***.

✱

Mais non, mais non, monsieur le Docteur, le Conteur n'en veut pas tant que cela aux médecins ; il en a besoin comme tout le monde et se garderait bien de s'aliéner leur sympathie. Que voulez-vous, butinant à droite, butinant à gauche, il prend son bien où il le trouve. Ce n'est point sa faute s'il y a, pour lui, souvent à glaner dans le jardin de la docte Faculté.

Et merci de tout cœur pour le cahier jauni. Nous fallons parcourir en tout bien tout honneur, avec nos lecteurs. Voyons ce que dit le vieux médecin :

Comment on fait appeler le médecin.

Combien de fois dans le monde n'avez-vous pas entendu dire : « Les médecins ont le cœur dur ; ils sont sans pitié, sans obligation pour les pauvres malades, etc. ! » M'est avis que ce sont là d'injustes paroles. Les médecins se montrent compatissants, dévoués ; et c'est merveille, vu l'exigence de tel malade, la sottise de tel autre, les mauvais procédés d'un grand nombre, que les médecins soient aussi bons, aussi zélés.

Que ce dévouement ne soit en grande partie que dans les apparences, je l'avoue (ce n'est pas nous qui le disons), mais il a un fonds réel, il devient par habitude comme une seconde nature.

Sans doute les médecins ne sont pas des saints, et ils n'ont pas la prétention de l'être ; ils ne sont pas toujours à la hauteur de leur tâche, toujours aussi dévoués que le désiraient les malades (*sic.*). Mais n'est-ce pas surtout la faute de ceux-ci, qui parfois sont trop exigeants, et ensuite ingrats sans vergogne. Si les malades étaient plus raisonnables et se conduisaient plus convenablement, nul doute qu'ils n'eussent à se louer davantage des médecins. Chacun s'en trouverait mieux.

Appelle-t-on le médecin auprès d'un malade, le plus souvent il faut qu'il vienne tout de suite. Il dine avec un ami, il vient de rentrer fatigué d'une longue course ; qu'importe ! Il faut que, sans tarder un instant, il quitte table, ami, fauteuil. Il part. Eh bien, je n'exagère pas, dix-neuf fois sur vingt, rien ne pressait. On a attendu huit jours, quinze jours, un mois, six mois avant

de recourir aux secours de la médecine ; mais une fois qu'on s'est décidé, on veut être satisfait aussitôt. C'est à celui qui paie à commander.

Une femme, contrariée par son mari, s'en débarrasse par une crise de nerfs ; un enfant gâté, mis à la diète, auquel sa maman refuse une tartine, crie et s'agit ; un malade a entendu un chien hurler, une chouette piauler... vite le médecin et tout de suite.

Qu'arrive-t-il ? Habitué à ces dérangements injustifiés, le médecin ne se hâte pas toujours, et, après une série de visites inutilement pressées, il tarde alors qu'une prompt visite eût été à propos.

« Médecin de la fabrique de ***, j'étais continuellement appelé à la hâte, enlevé brusquement, par un appel pressant, alors que ce n'était pas nécessaire, à mes occupations, à mes plaisirs. Je dînais un jour avec des amis qui étaient venus me voir de loin ; on me manda d'aller tout de suite à la fabrique ; c'était l'habitude. Je ne bouge pas. On m'appelle de nouveau ; je ne me presse pas davantage. Enfin survient un troisième messenger m'annonçant dans des paroles très vives qu'on réclamait mes soins pour un homme qui était tombé d'un second étage. Que ne le dit-on plus tôt !

En général, on craint de déranger le médecin pendant la nuit ; bien des personnes cependant ne s'en font nul scrupule et l'obligent à se lever pour les motifs les plus futiles.

A une heure du matin, je revenais de faire un accouchement difficile. J'étais mouillé de sueur. Le vent du nord, dont la froideur était augmentée par la nuit et l'hiver, soufflait avec fureur. Je fus atteint le même jour d'un rhumatisme. Je me traitai consciencieusement, et, sans hésiter, je m'appliquai entre les épaules un large vésicatoire.

La nuit suivante, les souffrances produites par le vésicatoire venaient seulement de cesser, je commençais à peine à dormir — c'était trois heures du matin — lorsque drin, drin, drin, ma sonnette me réveille en sursaut. « Il fallait — c'est le mot sacramental — aller tout de suite chez un malade qui se mourait. »

Tout d'abord, instinctivement, lorsque ce message me fut transmis, je me retournai du côté de la ruelle. Cependant, obéissant au sentiment du devoir, caractère de notre profession, je m'habillai et partis.

Je trouvai le malade sans fièvre, sans apparence de souffrances.

— Où souffrez-vous ? lui dis-je.

— Je ne souffre pas.

— Pourquoi m'avez-vous fait chercher ?

Pas de réponse.

— Il a entendu le coq chanter, me dit alors sa femme venant au secours de son mari, il a eu peur, il a cru que cet animal annonçait sa mort.

Je ne me mis pas en colère, bien que j'en eusse quelque velléité ; néanmoins je me retirai très mécontent, d'autant plus mécontent que le malade appartenant à une société de secours mutuels, je ne pouvais le punir en lui faisant payer sa visite double ou triple.

— Vous devez être souvent obligé de vous lever la nuit ? disais-je à un de mes confrères qui voit beaucoup de malades dans la classe riche.

— Autrefois, dans les premières années de ma clientèle, je me levais chaque semaine plutôt deux fois qu'une, mais depuis que je fais payer mes visites de nuit cinq ou dix francs, on ne me réveille que très rarement. Je ne me lève d'ailleurs que pour mes clients habituels. Je pourrais citer une nouvelle mariée, ancienne femme de chambre, nerveuse, capricieuse, exigeante comme une petite maîtresse, qui en une seule nuit fit lever sept médecins.

A peine l'un était-il parti, qu'il en fallait un autre :

« Il prétend que je n'ai rien, que ce sont les nerfs ; il ne connaît pas mon mal ; vas-en chercher un autre », disait-elle à son mari. Et l'excellent mari de partir. D'ailleurs, que leur importait. Les visites de sept médecins ne devaient pas plus leur coûter qu'une seule visite.

✱

Il y a encore des choses bien amusantes dans le cahier du vieux médecin. Nous continuerons de le parcourir samedi prochain, si vous le voulez bien, chers lecteurs.

La bourse du pauvre diable. — Un bohème entre le jour de l'an dans un restaurant de la ville. Il n'a pas mangé depuis deux jours et n'est pas du tout certain de son dîner du lendemain. Il se fait servir un repas copieux et ne boude pas devant les plats.

Son repas achevé, il engage la conversation avec le patron. Ils parlent de choses et d'autres.

— Vous est-il parfois arrivé, demande-t-il soudain et d'un air innocent, d'avoir affaire à un pauvre diable sans le sou et dans l'impossibilité par conséquent de régler sa consommation ?

— Eh bien, non, jamais.

— En pareil cas, que feriez-vous ?

— Et que diable voulez-vous qu'on fasse ? Je ficherais le gaillard à la porte avec mon pied quelque part et le prierais de ne pas revenir.

Le bohème se lève, prend son chapeau, tourne le dos et, entr'ouvrant les pans de sa redingote :

— Payez-vous, dit-il.

Mémoires d'un officier vaudois.

II

DEUX mois plus tard, le régiment auquel appartenait Bégos fut dissout, à Livourne, et notre concitoyen regagna la Suisse.

Cela se passait en 1806. Je rentrai alors à Aubonne, où je séjournai quelque temps dans ma famille ; mais j'avais trop l'habitude de la vie militaire pour me plaire dans l'inaction. Au bout de quelques mois, gagné par l'ennui, je me décidai à repartir pour la Lombardie, où je pensais trouver du service. Arrivé à Milan, le général, qui, du reste, me reçut parfaitement, m'annonça qu'il ne pouvait pas m'employer,

parce que la paix venait d'être conclue. Je fus très déçu de ce contretemps et me décidai à rentrer en Suisse. Cette fois je traversai le Simplon, où j'arrivai de nuit au couvent. J'y fus conduit par un de ces admirables chiens. Les frères me grondèrent un peu de m'être aventuré pendant la nuit; mais j'avais mon plan, je voulais être à Aubonne pour une fête donnée par M. Grivel.

Je pris le mauvais courrier, qui n'était alors qu'un char à banc; je traversai ainsi une partie du Valais, et, le soir que je m'étais fixé pour arriver au bal de mon parent, je m'y trouvai, en effet, à la grande surprise de mes amis, qui ne comprenaient guère cette espèce de course au clocher, à travers monts et vallées. Je ne séjournai que peu de temps dans ma ville natale. Dès l'année 1807, je fus appelé à Avignon, où s'organisait le deuxième régiment suisse.

À Avignon, où nous l'avons laissé, Louis Bégos fut promu au grade d'adjudant-major, dans le 2^e régiment suisse au service de France. C'était au printemps de 1807. Le bataillon dont faisait partie notre compatriote fut désigné pour faire la campagne de Portugal; il eut à supporter les plus dures privations dans un pays manquant de vivres et de voies de communications, et où en revanche pullulaient les brigands. Louis Bégos vit tomber à ses côtés plusieurs Vaudois, et notamment son ami Prudhomme, de Rolle.

Nous arrivâmes enfin à Abrantès... Pendant cette terrible route de Castel-Branco à Abrantès (douze lieues seulement, que le bataillon mit quatorze jours à parcourir), je fis un peu de tous les métiers; je fus tour à tour chef de parti, pour nous procurer des vivres, boucher, boulanger, et enfin cuisinier. Je faisais tout cela pour prouver qu'il faut, en campagne, savoir se plier à tout. Je me suis souvent demandé comment j'avais pu supporter tant de fatigues et de privations avec autant de patience et de gaieté.

Abrantès, sur le Tage, est une ville bien fortifiée, autant par sa position que par le fort qui la domine. Nous y trouvâmes notre chef de bataillon de la Harpe, de Rolle, qui était resté malade à Valladolid, ainsi que plusieurs de nos officiers, avec un certain nombre de soldats, qui s'étaient égarés dans la forêt...

D'Abrantès, où nous restâmes environ trois mois, nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Elvas, ville située au sud, à peu de distance de Badajoz. Avant d'y arriver, j'étais à l'arrière-garde, lorsque je vis sur la route l'un des nôtres, blessé au pied, et ne pouvant plus avancer. N'étant plus qu'à une portée de fusil de notre destination, je l'encourageai à se remettre en marche, puis je le quittai pour me remettre à la tête du bataillon. Je n'avais pas fait cent pas, que j'entendis pousser des cris de détresse, et que je vis notre pauvre Vaudois entouré de trois brigands. Accompagné de deux soldats, j'accourus à son secours, mais il était trop tard, il venait d'être poignardé. Décidé à tirer vengeance de cet abominable crime et armé de mon fusil à deux coups, j'ajustai avec tant de bonheur, à environ 120 pas, l'un de ces brigands, qu'en m'approchant de lui, je m'assurai qu'il était bien mort.

Elvas est l'une des premières places fortes du Portugal... Le colonel Miguel, qui commandait la place, était mort des suites de ses blessures, son successeur fut le colonel Girod, excellent officier, plein de bravoure et de sang-froid. Nous étions à peine 1400 pour défendre Elvas. Ces forces étaient insuffisantes, puisque les forts contenaient plus de 800 pièces d'artillerie. Aussi le colonel fit-il apprendre à des compagnies d'infanterie le service d'artilleur; deux de nos compagnies furent choisies, entre autres nos voltigeurs. Nous aurions eu besoin de près de 4000 hommes pour défendre des fortifications armées d'une manière si formidable. Mais l'ardeur de nos hommes suffisait à tout...

Notre bataillon avait pris un tel goût pour les

combats, que c'est avec peine qu'il se décida à quitter Elvas et ses bonnes pièces d'artillerie, qui tenaient en respect les Espagnols, et notre canon-monstre, appelé le *pousse-café*, car c'était toujours après le dîner que le colonel Girod nous permettait de nous en amuser, et d'envoyer quelques-uns de ses énormes projectiles à l'armée assiégeante. Nous suivions avec attention la trace de la bombe, et toujours ses effets étaient formidables. La guerre a ses dangers et ses plaisirs; nous remettrons en marche, pour céder la place aux Espagnols, ne pouvant entrer dans la tête ni du colonel Girod ni de nos Suisses.

Cependant, le 1^{er} octobre 1808, la garnison capitula, après une héroïque défense, qui valut à l'adjudant-major Bégos d'être cité à l'ordre du jour de l'armée.

Nous sortîmes des forts d'Elvas avec tous les honneurs de la guerre: tambour battant, mèche allumée et aigles déployées. Les bourgeois d'Elvas étaient étonnés de nous voir en si bon état, après avoir été assiégés par une armée de 8000 hommes, qui ne nous laissait aucun repos, ni jour ni nuit. J'observai avec plaisir nos compagnies vaudoises; c'étaient elles qui avaient gardé le fort de Sainte-Lucie, où elles s'étaient vaillamment acquittées de leur devoir. C'était, après tout, des compagnies d'élite, et je m'en suis convaincu plus tard.

(A suivre.)

Un remède de cheval. — Un vétérinaire à son aide, un débutant :

— Vous allez prendre ce tube, le remplir de poudre, l'introduire dans la bouche du cheval et souffler fort.

Dix minutes après, l'aide revient, faisant d'horribles contorsions.

— Eh bien, qu'avez-vous? demande le vétérinaire.

— M'sieu, c'est le cheval qui a soufflé le premier.

Double plaisir. — Les plaisirs vrais, ceux qui donnent au cœur et à l'esprit quelque durable satisfaction ne sont pas si nombreux pour qu'on ne les happe au passage, lorsqu'on les rencontre. Et quand ils sont à deux — ce qui est plus rare encore — c'est une aubaine à ne point manquer.

M. Henri Sensine a fait, l'an dernier, avec l'Association franco-scandinave, un voyage en Scandinavie; un pays très intéressant et que nous ne connaissons encore que fort peu. Il vient de publier, en une brochure de soixante-dix pages, le récit de ce voyage. Par l'attrait du style, l'abondance et l'originalité des observations, M. Sensine fait partager au lecteur, qui du coin de son feu veut bien le suivre, toutes les jouissances qu'il a éprouvées. Voici les principales étapes: dans le Jylland; la cité de Gustave-Adolphe; le Vermland et Stockholm; en Danemark, Copenhague; l'instruction publique en Suède; l'Ecole de Näs; une visite à Elsenaur.

Et cette brochure, éditée par MM. Payot et Cie, se vend au profit des *Cuisines scolaires de Lauzanne*. N'est-ce donc pas, comme nous le disons, un double plaisir que s'assure l'acheteur?

La misère à tsevu su la pedhi.

DJAN n'avai pas pi dautrai patte :

L'étai pouro quemet lè ratté :

Cein que l'avai, lo dévessai

Et jamais vin ne bèvessai,

Câ faut por cein de la mounia

Et Djan la tsampave pas via :

Vo djuro qu'ain avai pi rein.

D'ailleu n'tre pas d'a pareint

Avoué l'erdzeint, vo z'ein repondo,

Quemet ti lè gros de sti mondo.

L'allave adî à pi detsaux,

(Lè choque à botte cotant gros.)

Sè tsausse irant retacounâie

Tant, que seimbliaçant bregolâie,

Son gilet, diabe m'einlèvâ

S'on arai pas quasu djurâ

Qu'ire la carta de la Suisse :

Dau rodzo lè, et dau blü ice.

Po bounet, l'avai on bénon
Trova vé on nid de bordon.
Démorave à la ball'étalla,
Droumessâi deso 'na sapalla.
L'hivè s'etsâodave âo mouret
De l'étrâbllo dau cabaret.
L'étai asse chet qu'on'étalla. —
Ie frequeintave onna fémalla
Qu'étai asse retse que li,
La Marion à l'écouâili.

N'avai pas pi onna pegnetta :

Po reindzi son bocon de quietta

Ie sè servessâi dâi tserdon

Que couillessâi vé lè bosson.

A figuie dau riô sè guegnive,

Ti lè iâdzo que sè pegnive,

Et n'avai min d'altro meriâo,

Min de riban, min d'affutiâo.

S'eimbantsant dan vé lo velâdzo

Po fére écrire lau mariâdzo

Pè monsu lo pétabosson

Que lau fâ quie onn'aleçon :

Que n'avant rein, ne cein, ne çosse,

Pas pîre on par de boune tsausse,

Min de pareint po lau z'âidhi :

La misère su la pedhi

A cambelon. — Lau desâi dinse :

« Vo possèdâ pas pi dâi crinse,

Et vo peinsâ à vo maryâ!

Foudrà ti lè dou vo dzibilliâ

Avoué 'na verdzetta de rioûte!

Et se vo z'arreve dâi bouté *

Voliâi-vo pouâi lè z'èlèva ? »

« Ah ! de cein vo z'inquièta pas,

Lâi repond adan la lurenna,

N'é pas pouâire de la famena :

Dieu n'eincouye pas lo tchèvri

Sein lo bosson po lo nourri.

MARC A LOUIS.

* Boute signifie enfant.

L'amour et les belles.

JE me suis amusé à relever quelques-uns des « mots » charmants ou... méchants qui ont trait à l'amour ou à la femme. Peut-être cela vous amusera-t-il de les lire ou de les relire.

Commençons par ce joli mot de Villemain à une jeune femme: « Aimez-moi, personne ne le croira. » Villemain était négligé de tenue et disgracieux d'aspect.

Je ne hais pas les demoiselles

Quand je les trouve belles,

disait monsieur de Bouillon. Bussy Rabutin ne les détestait pas non plus, lui qui a écrit :

Au paradis de ses lèvres écloses,

Je vais cueillir d'une moisson de roses

Le miel délicieux.

Mon cœur s'y plait, puisqu'il s'y rassasie

De la liqueur d'une douce ambroisie

Passant celle des dieux.

Amoureux, écoutez les vers charmants et précieux de Scudéry :

Vous faites trop de bruit, Zéphire, taisez-vous,

Pour ne pas éveiller la belle qui repose.

Ruisseaux qui murmurez, évitez les cailloux,

Et, si le vent se tait, faites la même chose.

Ecoutez encore et dites si le poète n'a pas raison :

On pleure, on s'ennuye,

On souffre en aymant,

Mais quelle autre vie

Passé plus gaiment ?

Jeune fille, peut-être entendrez-vous, un beau soir de printemps, une douce voix murmurer, avec l'abbé Cottin :

Je vous le donne

Ce petit avis en secret,

C'est que, si vous n'aimez personne

Et que mon cœur soit votre fait,

Je vous le donne.

Qui pourrait résister à l'amour, surtout dans notre beau pays ?